Instruire par les émotions : Théorie et didactique littéraires

Raphaël Baroni et Antonio Rodriguez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/600>

DOI : 10.4000/edl.600

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2014

Pagination : 7-16

ISBN : 978-2-940331-34-5

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Raphaël Baroni et Antonio Rodriguez, « Instruire par les émotions : Théorie et didactique littéraires », *Études de lettres* [En ligne], 1 | 2014, mis en ligne le 15 mars 2017, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.600>

INSTRUIRE PAR LES ÉMOTIONS : THÉORIE ET DIDACTIQUE LITTÉRAIRES

L'« intelligence émotionnelle » des œuvres littéraires

Les émotions sont aujourd'hui à la mode dans le champ de la théorie littéraire, au point où nos collègues anglo-saxons considèrent que nous assistons, depuis une quinzaine d'années, à un « *affective turn* ». Le récent projet ANR « Pouvoir des arts »¹, qui a financé la journée d'étude à l'origine de ce volume, de même que la prochaine publication d'une vaste encyclopédie consacrée aux rapports entre « art et émotion »², montrent que la communauté francophone est également active dans ce domaine. Par-delà l'esthétique et les études littéraires, ce « tournant affectif » trouve ses racines dans la valorisation, notamment par les neurosciences, du rôle des émotions dans le fonctionnement cognitif de l'être humain. Dans ce domaine, les travaux les plus récents insistent sur le caractère inextricable de la pensée et du corps, de la cognition et de l'émotion, à tel point que parler aujourd'hui d'« intelligence émotionnelle », pour citer le psychologue Daniel Goleman, n'apparaît plus comme un paradoxe ou un oxymore. Antonio Damasio a été l'un des pionniers de cette nouvelle vague en soulignant le rôle fondamental de l'émotion dans la prise de décision, qui se révélerait un meilleur guide pour l'action que l'analyse

1. Le projet ANR est présenté sur le site : <http://www.pouvoir-des-arts.fr/>. Ce volume a également bénéficié du soutien de la Section de français et de l'Ecole de français langue étrangère de l'Université de Lausanne. Il s'inscrit dans le cadre des activités du Réseau romand de narratologie (www.narratologie.ch).

2. Ouvrage dirigé par A. Gefen et C. Talon-Hugon, à paraître aux éditions Armand Colin.

rationnelle³. Selon Damasio, des « marqueurs somatiques » confèrent une valeur affective aux situations vécues, et contribuent à guider les prises de décision futures. En se fondant sur ces expériences concrètes et sensibles accumulées, le sujet parviendrait à éviter les situations désagréables ou dommageables sur le long terme. En dépit des apparences, ces questions ne sont pas éloignées des perspectives propres à la littérature. Au contraire, la complexité des énoncés romanesques ou poétiques lui donne une valeur cognitive spécifique, notamment à partir de la représentation qui se calque sur « une réalité actuelle, fluide et inachevée »⁴, c'est-à-dire encore capable de nous intéresser, de nous émouvoir. En outre, les œuvres littéraires conduisent à de telles connaissances par une épreuve sensible, liée à la traversée d'une écriture, aux heurts et aux raffinements d'une syntaxe, à l'élaboration du lexique (songeons à Huysmans)⁵. Comment dissocier l'écriture « fin-de-siècle » d'une expérience « fin-de-siècle » ? Si l'on admet, à la suite de Damasio, que la capacité d'adaptation des êtres humains à leur environnement, changeant et complexe, dépend d'une pratique marquée émotionnellement, nous comprenons combien les expériences racontées dans les fictions littéraires apparaissent comme une ressource incontournable pour explorer de nouveaux territoires de la conscience, parfois inaccessibles, extrêmes, dangereux ou exotiques. Défendant un tel point de vue, Jean-Marie Schaeffer affirme ainsi que la fonction anthropologique de la fiction consisterait en une « simulation ludique » dont dépendrait une forme « d'apprentissage mimétique »⁶.

Cette conception entre en consonance avec les approches récentes qui visent à accorder l'éthique et l'esthétique. Ainsi, pour Sandra Laugier, si le contenu moral des œuvres littéraires « ne peut être réduit à une édification ou à des jugements moraux », en revanche, « il a bien à voir avec une expérience morale et à une spécificité humaine de cette expérience »⁷. Jacques Bouveresse ajoute que, dans le rapport que nous entretenons avec les œuvres littéraires, il est nécessaire de rendre compte

3. Parmi les travaux initiaux dans ce domaine, voir R. H. Frank, *Passions within Reason*, ou R. de Sousa, *The Rationality of Emotion*. Plus récemment : A. Berthoz, *La décision*.

4. M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, p. 472.

5. Sur les liens entre l'expérience et l'écriture littéraire, voir l'ouvrage de M. Nussbaum, *La connaissance de l'amour*.

6. J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, p. 120.

7. S. Laugier, *Ethique, littérature, vie humaine*, p. 5.

de « l'intérêt souvent passionné que nous portons à la personne et à la vie des personnages de la fiction, à leurs désirs et à leurs émotions, aux problèmes et aux conflits éthiques avec lesquels ils sont aux prises, aux expériences et aux aventures morales dans lesquelles ils sont impliqués, à ce qui fait de leurs existences des réussites ou, au contraire, des échecs plus ou moins lamentables »⁸.

Le présent volume traite de cet intérêt pour les émotions au sein des études littéraires, ainsi que des moyens valorisant un apprentissage qui prend appui sur elles. Avant d'entrer dans ces diverses perspectives, il est sans doute utile de rappeler les raisons pour lesquelles les émotions ont longtemps été marginalisées dans l'institution scolaire et dans le discours théorique.

Pourquoi la critique littéraire a-t-elle eu peur des émotions ?

L'essor des départements de Lettres modernes a coïncidé avec celui du structuralisme et la démocratisation des études universitaires dans les années 1970. Nous le savons, la situation de la théorie littéraire au sein des sciences humaines était tout autre qu'aujourd'hui. Les essais de Roland Barthes, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, Julia Kristeva avaient une influence sur la philosophie, la linguistique, la psychanalyse ou l'anthropologie. Par ailleurs, le commentaire des œuvres littéraires ou des spécificités de la littérature constituait un passage obligé pour la plupart des grands penseurs. Face à cet âge d'or des études littéraires, souvent évoqué avec nostalgie, il faut pourtant regretter le peu de place accordé aux émotions. Repoussoir pour la plupart des critiques, la teneur affective des textes se trouvait généralement associée pendant le structuralisme à une lecture commune, naïve, participative, divertissante, commerciale ; bien loin des modèles scientifiques recherchés. La volonté de parvenir à des structures profondes, de détailler les textes objectivement, en tant qu'ensembles plus ou moins autonomes, correspondait à une revendication de la lecture professionnelle qui ne pouvait s'accorder à l'implication émotionnelle des lecteurs. Avec la « mort de l'auteur », la critique s'en prenait tout particulièrement à deux modèles de lecture : l'approche historique héritée de Gustave Lanson et l'approche psychologique

8. J. Bouveresse, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », p. 96.

par la biographie de l'écrivain. Traiter des émotions revenait pour ainsi dire à entrer forcément dans les considérations sur l'auteur, sur sa vie, à nier la distinction entre les mots et les choses, entre le monde du texte et le monde empirique.

Pourtant, de cette période dominée par le formalisme, il émerge aussi des travaux qui ont considéré avec la plus grande attention la teneur affective de la littérature, notamment dans les représentations de l'imaginaire : l'école thématique ou l'école de Genève par exemple. Ces critiques, souvent imprégnés de phénoménologie ou de psychanalyse, n'ont pas scindé la démarche critique d'une réflexion sur l'existence ou sur la constitution des identités personnelles ou culturelles, de l'auteur comme des lecteurs. La recherche de l'« œuvre-vie » chez Jean-Pierre Richard, selon les inflexions de la sensibilité dans le parcours d'un écrivain, annonce la nécessité de considérer la littérature par le biais d'analyses affectives (les préférences, les valences, les humeurs)⁹. Mais la critique littéraire de cette époque tendait à considérer les seules représentations des émotions dans une conception de l'imaginaire proche de Gaston Bachelard, sans forcément tenir compte de l'historicité ou d'une stylistique des émotions — inflexions déjà données par Jean Starobinski au mouvement. Plusieurs modifications se sont imposées dans les années 1980 pour se défaire de la clôture du code et considérer la littérature dans les spécificités du « discours ». Les conséquences ont été nombreuses pour nous aujourd'hui : le texte est toujours contextualisé (historiquement, sociologiquement, anthropologiquement) ; il est le résultat d'une action portée par des sujets (énonciation, pragmatique, psychanalyse, psychologie cognitive) ; il ouvre un monde orienté (herméneutique, phénoménologie, théorie des mondes possibles) ; il s'inscrit constamment dans l'interdiscours (genres littéraires, intertextualité) ; il est adressé et suscite des interactions (théorie des effets, esthétique de la réception, sociologie de la lecture). Les réflexions actuelles sur les émotions en littérature proviennent globalement de ces présupposés, et non d'un « retour » vers une lecture « psychologique » des œuvres.

9. J.-C. Mathieu, « Les cinq sensations de J.-P. R. », in J.-C. Mathieu (dir.), *Territoires de l'imaginaire*, p. 235-251.

Pourquoi la critique en a-t-elle moins peur aujourd'hui ?

Désormais, il semble possible de traiter des émotions en littérature sans favoriser *a priori* une lecture émotive, fusionnelle, irrationnelle. Les attributions théoriques, le souci historique, l'analyse stylistique, l'attention à la matérialité du texte se maintiennent, mais dans des dynamiques anthropologiques qui incluent les intérêts et les activités du lecteur. S'agit-il de succomber à l'air du temps ? Faut-il soumettre la critique littéraire aux modèles cognitivistes, aux études sur le cerveau ? Comment la didactique ne serait-elle pas influencée par de tels changements ? Et comment la didactique ne viendrait-elle pas, avec ses expériences et ses spécificités, enrichir les réflexions théoriques sur la critique littéraire en tant qu'éducation majeure du citoyen, éthique de la discussion ou aventure cognitive ?

Des constantes apparaissent dans les études de cet ouvrage. Ainsi, la volonté de rassembler la classe autour d'un regard « objectif » trouve de nombreuses nuances. Le temps des exercices univoques sur des objets qui auraient un statut « sacré » face aux lectures « profanes » semble résolument dépassé. Une « méfiance » face aux méthodes héritées du structuralisme se manifeste, qui bouleverse les habitudes d'enseignement et qui exige une nouvelle manière d'aborder certaines questions. L'inventivité et l'expérience des enseignants venaient de toute façon combler une réactivité des élèves face à des exercices d'analyse ou de dissertation qui ne se justifiaient plus comme des évidences. Afin de « repassionner » l'enseignement de la littérature, il est nécessaire de questionner la littérature sur les émotions qu'elle crée ou qu'elle représente. La description de la focalisation, de l'énonciation, des discours rapportés n'a de sens qu'en rapport à une compréhension tensive, sensible et incarnée. Mais les procédures descriptives et argumentatives ne peuvent être les seules voies dans la formation à la lecture ; des phases d'écriture, des récits d'expériences de lecture ou des séquences didactiques narrativisées enrichissent désormais le lien aux œuvres. Enfin, le cloisonnement entre la lecture naïve, divertissante, participative et la lecture critique, savante, distante se trouve largement ébranlé. Ainsi, dans les genres narratifs et les travaux sur la fiction, la littérature n'apparaît plus comme l'art « suprême », forcément supérieur aux autres formes (films, bandes dessinées, séries, jeux vidéos...). L'exploration de leurs composantes prend aujourd'hui différents objets, même si la littérature garde encore un pouvoir et un prestige

tout à fait singuliers, notamment parce qu'elle convoque le plus haut degré esthétique de la langue. Des études de ce volume, il ressort enfin que le plaisir et l'instruction, prônés par la rhétorique, ne se dissocient plus de la phase « émouvante » : l'éducation à la littérature est également une éducation à la reconnaissance des passions représentées ou ressenties, concordantes ou discordantes.

Une crise parmi d'autres crises

Ce tableau devrait donc nous réjouir. Il intervient pourtant dans une période de « crise » qui oblige à considérer l'action de la critique littéraire et à la justifier. Une question revient sans cesse dans les débats sur les politiques scientifiques, les théories didactiques ou encore auprès d'un plus large public : A quoi bon des critiques littéraires en temps de détresse ? Ou plus simplement : faut-il encore financer des professionnels de la lecture en phase de décroissance ? Non sans un détournement de son orientation initiale, un des discours du candidat Nicolas Sarkozy est devenu l'emblème de ce questionnement :

Je ne sais pas si vous êtes allés souvent au guichet d'une administration pour demander à la guichetière si elle avait lu *La Princesse de Clèves*... En tout cas, je l'ai lu il y a tellement longtemps qu'il y a de fortes chances que j'aie raté l'examen !¹⁰

Divers essais ont paru ces dernières années pour traiter de cette question et d'une « crise » des études littéraires françaises, qui serait parallèle à la crise de la littérature elle-même : Yves Citton, Tzvetan Todorov, Vincent Jouve, Jean-Marie Schaeffer¹¹, parmi d'autres, ont nourri ce débat. Assistons-nous véritablement à une crise des méthodes critiques ou s'agit-il d'une remise en question plus large du sens de nos sociétés ? Comment ne pas voir une concordance entre ces doutes et d'autres tensions sociologiques ? La « crise » effective des études littéraires en France ne peut

10. Discours de la réunion publique du 23 février 2006 à Lyon. A vrai dire, Nicolas Sarkozy traitait davantage dans ce cadre de la teneur des concours dans l'administration publique que de l'intérêt des études littéraires en tant que tel.

11. Voir J.-M. Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires* ; Y. Citton, *Lire, interpréter, actualiser et L'avenir des humanités* ; T. Todorov, *La littérature en péril* et V. Jouve, *Pourquoi étudier la littérature ?*

être pensée comme une généralité. Si trouble il y a dans certains pays – la Suisse semble pour le moment échapper à une telle crise –, celui-ci provient de la conjonction de nombreux signaux : 1. la dévalorisation du métier d'enseignant : réduction de la valeur symbolique et du pouvoir économique, difficultés dans les premières années de la carrière, manque de vocations ; 2. la perte d'influence de la langue française : réduction du nombre d'étudiants dans les départements de langue et littérature françaises dans les pays non francophones au profit des études anglophones ; 3. la crise de l'édition : diminution des ventes d'essais, entrée dans l'édition numérique, médiatisation nécessaire de l'écriture ; 4. l'insécurité de l'emploi : une idéologie sous-jacente laisse penser que les études en économie, médecine, informatique ou biotechnologie sont moins risquées pour l'avenir professionnel. De ces différents facteurs, faut-il en conclure que les méthodes de la critique littéraire sont en crise ? Convient-il de dresser à l'interne l'inventaire des reproches : « trop érudit », « trop théorique », « trop historique », « trop superficiel », « trop monographique », « trop didactique » ? Ne s'agit-il pas davantage de montrer en quoi les travaux et les méthodes de la critique littéraire répondent à des besoins ? N'est-ce pas en agissant, en soulignant leur impact, que les études littéraires prouvent leur nécessité ? Mais pour ce faire, est-il possible aujourd'hui d'écarter l'intérêt du public pour ce qu'il ressent ? Pourquoi est-il intrigué ? Pourquoi est-il ému ? Pourquoi des sensations de dégoût, d'euphorie ou de tristesse en lisant ? Est-ce simplement culturel ? N'y a-t-il pas des poétiques, des techniques qui nous incitent à explorer le monde, nos corps et nos vies par la littérature ? De manière vitale parfois ? Pourquoi une esthétique de la langue a-t-elle des pouvoirs que d'autres médias ne possèdent pas ? Afin de rendre passionnant un domaine, interrogeons-le aussi sur ce qui se noue en lui et sur ce qui nous affecte.

Nous le voyons dans ce volume, les études littéraires considèrent désormais ce champ d'interrogation comme un élément central de leur action ; non seulement au sein des institutions scolaires et académiques, mais plus largement comme un impact sur la culture et le débat politique. La critique littéraire possède des spécificités et des outils de pointe dans l'étude des textes, et elle restera un centre de réflexion pour les sciences humaines, tout simplement parce qu'elle parvient à traiter d'objets langagiers d'une rare complexité sur plusieurs plans.

De la théorie à la pratique

L'intérêt des passions dans le champ des sciences humaines n'engage rien de moins que la réévaluation de la fonction anthropologique des œuvres littéraires, et il ne fait aucun doute que la didactique accompagne de tels arguments. La réalité des classes, pour les enseignants, convoque de manière détournée la valeur des passions littéraires ; comme un moyen d'attirer les jeunes lecteurs. L'étude des émotions vise justement à réconcilier les propos parfois techniques avec une pertinence et une intensité constante. Les modes passent vite à l'Université, nous le savons – chaque décennie apportant son lot de nouveautés –, mais l'enseignement de la littérature connaît des cycles plus longs, et ce rythme s'explique par des raisons pratiques. Si, aujourd'hui, la pratique dans les classes n'est pas tout à fait sortie de ce que d'aucuns appellent la « dictature du formalisme » – alors que cela fait plus de quarante ans que le paradigme structuraliste s'est effrité –, c'est certainement parce que les outils conçus par les théoriciens des années 1960-1970 continuent en partie à fonctionner, parce qu'ils offrent malgré tout des leviers pour dépasser le rapport immédiat aux œuvres et décrire certains éléments textuels essentiels. Ainsi, la narratologie de Gérard Genette, pour ne citer qu'elle, continue d'offrir un inventaire de concepts qui, quoi qu'on en dise, permet de socialiser le savoir et d'enrichir l'interprétation des textes.

Si, dans le contexte actuel, nous sommes amenés à discuter de la nécessité de ménager une place élargie aux émotions dans l'enseignement de la littérature – point qui constitue l'objet des articles de Jérôme David, de Vincent Jouve, de Gérard Langlade et de Chiara Bemporad dans la première partie de ce volume –, cela ne pourra se faire que dans la mesure où la recherche académique sera capable de fournir des procédures d'observations enrichies, aussi efficaces et plus mobilisatrices que celles héritées du formalisme – c'est précisément la visée de la deuxième partie du volume avec les réflexions de Jean-Louis Dufays, de Martine Boyer-Weinmann et nos propres travaux. L'un des défis essentiels, aujourd'hui, est de montrer quelles sont les nouvelles formes de médiation entre le texte et le lecteur découlant de notre intérêt renouvelé pour les passions littéraires. Il s'agit donc de réfléchir à la manière de transformer un propos théorique en une didactique de la littérature, avec ses procédures spécifiques et ses outils propres, fondés sur des concepts clairement définis, transférables dans une grande variété de contextes et dont

la valeur heuristique aura été démontrée. Ce n'est qu'à cette condition que ce qui pourrait ne rester qu'une simple mode académique deviendra une modification durable des pratiques au sein des études littéraires.

Raphaël BARONI et Antonio RODRIGUEZ
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BERTHOZ, Alain *La décision*, Paris, Odile Jacob, 2006.
- BOUVERESSE, Jacques, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », in *Ethique, littérature, vie humaine*, sous la dir. de S. Laugier, Paris, PUF, 2006.
- CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.
- , *L'avenir des humanités*, Paris, La Découverte, 2010.
- DAMASIO, Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- DE SOUSA, Ronald, *The Rationality of Emotion*, Cambridge (MA), MIT Press, 1987.
- FRANK, Robert H., *Passions within Reason: The Strategic Role of the Emotions*, New York, Norton Press, 1988.
- GOLEMAN, Daniel, *L'intelligence émotionnelle*, Paris, Robert Laffont, 1999.
- JOUBE Vincent, *Pourquoi étudier la littérature?*, Paris, Armand Colin, 2010.
- LAUGIER, Sandra, *Ethique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006.
- MATHIEU, Jean-Claude (dir.), *Territoires de l'imaginaire*, Paris, Seuil, 1986.
- NUSSBAUM, Martha C., *La connaissance de l'amour : essais sur la philosophie et la littérature*, Paris, Cerf, 2010.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil, 1999.
- , *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature?*, Vincennes, Editions Thierry Marchaisse, 2011.
- TODOROV Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.